Repenser « l'espace public » à travers l'histoire

Deuxième journée d'étude du cycle « L'Espace public au Moyen Âge », 31 mai 2005, Institut universitaire de France

Clément Orillard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1049>

DOI : 10.4000/labyrinthe.1049

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2005

Pagination : 141-145

Référence électronique

Clément Orillard, « Repenser « l'espace public » à travers l'histoire », *Labyrinthe* [En ligne], 22 | 2005 (3), mis en ligne le 22 juillet 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1049> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.1049

Propriété intellectuelle

REPENSER « L'ESPACE PUBLIC » À TRAVERS L'HISTOIRE

Deuxième journée d'étude du cycle
« L'Espace public au Moyen Âge »,
31 mai 2005, Institut universitaire de France

Clément ORILLARD
orillard@aol.com

Interroger les lieux communs du langage contemporain est une mission trop souvent oubliée des chercheurs. C'est pourquoi le simple fait que les organisateurs du cycle « L'Espace public au Moyen Âge » aient consacré une journée d'étude exceptionnelle centrée sur la notion même d'espace public méritait d'être signalé. Mais un regard au programme annonçait en outre une réflexion intéressante. Car même si l'histoire seule était mobilisée, c'était dans l'optique d'offrir un large panorama convoquant les terrains les plus divers. Le dispositif imaginé par Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt pour mettre « l'espace public en perspective » en une seule journée avait le mérite d'une certaine efficacité. Fixer un objet aux contours brouillés par des usages multiples et parfois contradictoires était un premier défi. Les organisateurs avaient choisi la solution la plus simple : revenir à *L'Espace public* de Jürgen Habermas. Puis, après avoir découpé l'histoire selon la traditionnelle partition en périodes, ils avaient demandé à différents spécialistes de confronter la notion à leurs domaines respectifs. Cette confrontation se devait d'être tout autant historique – tester si la notion est opératoire dans le terrain choisi – qu'historiographique – montrer l'usage qui en est fait par les historiens.

La présentation de Vincent Azoulay inaugura en beauté la journée par un constat : l'ouvrage d'Habermas a connu une faible réception chez les historiens de l'Antiquité. Quelles en sont les raisons ? Pour Vincent Azoulay, elles sont à chercher du côté de l'ambiguïté de la notion : alors qu'elle est, pour l'archéologie, synonyme de lieux publics, l'*Öffent-*

lichkeit d'Habermas correspond à l'espace abstrait de la communication. Au-delà des erreurs d'Habermas concernant l'Antiquité, Vincent Azoulay invita donc à une relecture de *L'Espace public* pour dépasser cette approche spatialisante. Cherchant quelques pistes parmi les travaux récents, il mentionna l'histoire intellectuelle des lieux de discussion en marge de la démocratie. Mais ces terrains – gymnases, banquets privés et autres lieux où sont nées les écoles philosophiques – furent aussi des lieux de contestation de la démocratie. Comment faire face à cette contradiction avec Habermas ? Vincent Azoulay plaida alors pour une nécessaire trahison du récit présenté dans *L'Espace public* afin de conserver toute l'étendue sémantique qu'il confère à la notion. Ainsi, dans la Grèce classique, il serait nécessaire de penser non pas un espace public mais plusieurs, entrant en concurrence. D'un autre côté, Habermas ne serait pas allé assez loin pour dépasser une vision logocentrique, et porter son regard sur les pratiques qui construisent les espaces publics. En forme de conclusion optimiste, Vincent Azoulay revint sur le récit habermasien pour inviter l'auditoire à relativiser la thématique de la dégradation contemporaine de l'espace public chère au philosophe. Il évoqua ainsi la dégradation des institutions de la Cité grecque durant la période hellénistique, mais aussi un lieu commun de la critique aristocratique : la démocratie décrite comme un régime donnant le pouvoir à des citoyens-spectateurs manipulables.

Si Vincent Azoulay montra une réelle habileté à articuler dans son propos Habermas, histoire et historiographie, on ne peut malheureusement pas en dire autant des deux intervenants qui lui succédèrent dans la matinée. Ainsi Diane Roussel, qui fut chargée de représenter les historiens modernes, section XVI^e siècle, abandonna très vite Habermas – sinon pour dire que ce siècle constituait « un angle mort » dans sa théorie. Elle limita aussi la dimension historiographique de son propos à une question pourtant très pertinente : pourquoi la thématique de l'espace public est-elle faiblement abordée par les historiens du XVI^e siècle, alors que les politistes situent précisément à cette époque la naissance d'une sphère de la politique différente de la sphère privée ? Se concentrant sur un cas très précis, « l'espace public comme enjeu des guerres de religion et de la paix civile » à Paris, Diane Roussel fit montre d'une connaissance certaine du sujet mais offrit à l'auditoire bien peu de matériaux pouvant ouvrir sur une réflexion plus large. Surtout, elle n'échappa pas au piège tendu par le risque de spatialisation. Nageant dans un océan de situations urbaines

diverses, le profane avait bien du mal à suivre. Il pouvait néanmoins retenir l'idée qu'il est décidément plus intéressant de parler d'espaces publics au pluriel, en particulier dans une société divisée par l'affrontement entre religions, entre instances de pouvoir.

Avec Stéphane Van Damme, ce n'est pas l'exhaustivité historique qui menaça de noyer l'auditeur mais bien une avalanche historiographique. Chargé de représenter les historiens modernes, section Lumières cette fois-ci, il débuta son intervention d'une belle manière en entamant une remise en cause du cœur du récit habermassien qualifié de « modèle plus heuristique que documentaire ». À la lumière de quelques travaux, il montra que ces espaces de discussion, lieux de naissance de la démocratie moderne selon Habermas, furent souvent plutôt les lieux d'un discours conservateur parfois franchement hostile à la démocratie. Ensuite, Stéphane Van Damme s'engagea dans une voie nettement plus tortueuse : proposer une analyse historiographique très fouillée. Malgré un salubre effort de structuration, l'auditeur se retrouva rapidement submergé par une incroyable masse de références. En tentant de rejoindre la surface, il était néanmoins possible d'attraper au vol quelques éléments de réflexion comme les principales relectures critiques d'Habermas aux États-Unis : valorisation du rôle des femmes de lettres (*women studies*), contestation de l'unité de l'opinion publique (philosophie et histoire des idées) et relecture anti-marxiste.

Après cette matinée contrastée, l'auditeur enfin rassasié pouvait se demander ce que lui réserverait un après-midi que le programme annonçait encore plus éclectique. Il fut vite rassuré par la communication d'Annick Lempérière, qui proposa de tester la notion au sein d'une période, le Moyen Âge, et d'une civilisation, le monde hispanique, sur laquelle Habermas avait fait une impasse totale. Elle commença par pointer la nette tendance du philosophe allemand au récit téléologique et l'expliqua par un regard tout à la fois marxiste (lutte des classes et sens de l'histoire) et hégélien (division État/société civile). Ce regard orienté expliquerait l'évacuation complète, par Habermas, d'une société hispanique présentée depuis les Lumières comme le domaine de la barbarie. Or, cette société complexe, bien que marquée par une culture corporative et le poids de la religion, n'empêcha pas la naissance d'espaces publics. Simplement, dans l'histoire du monde latino-américain, celle-ci se fit en contradiction flagrante avec le récit habermassien : construction d'une sphère publique qui passe par un partage des choses publiques en

des républiques urbaines et non par leur concentration en un État, développement de la raison critique après une Révolution de 1808 immergée dans une catholicité absolue, etc. Pour Annick Lempérière, la relecture de l'ouvrage d'Habermas au regard du monde hispanique permet surtout de pointer la puissance de notre ethnocentrisme, l'Europe apparaissant comme l'exception et non la norme.

Tout aussi intéressante fut l'intervention de Danièle Tartakowsky qui abordait les « usages et pertinences de "l'espace public" dans l'historiographie contemporaine de la France » : une période et un terrain qui étaient au cœur du récit habermassien, alors que la notion est quasi-absente des travaux des historiens concernés. Pour répondre à ce paradoxe, Danièle Tartakowsky revint sur les mythes fondant la III^e République. Ainsi, la formation précoce d'un pouvoir politique sous une forme exclusivement délibérative aurait évincé les autres formes d'espace public. La sphère du politique, institutionnalisée, fut ainsi dissociée d'un public actif qui se retrouva exclu. Durant une longue période, étudier l'histoire politique française consista donc essentiellement à étudier les institutions du politique, ce qui explique l'éclipse d'Habermas. Danièle Tartakowsky indiqua néanmoins une réorientation de la recherche sur la période contemporaine vers une réappropriation de la notion d'espace public. D'abord, au moment de la chute pacifique du rideau de fer, de nouvelles interrogations ont émergé : selon quelles modalités les espaces de critique sous les régimes autoritaires préparent-ils l'avènement et la pérennité de la démocratie ? Mais c'est surtout avec la crise actuelle du politique que de nombreux historiens se tournent vers l'étude des espaces critiques externes au champ institutionnel : associations, manifestations sur la voie publique, etc. Paradoxalement, l'utilisation du récit d'Habermas permet aux historiens de le déconstruire. Ainsi en France, la République aura tenté de limiter strictement l'espace public à elle-même, et ce seront les socialistes avec le droit de manifestation, puis les communistes avec l'occupation du lieu de travail, qui le redéploieront dans le corps social.

On peut considérer que Joseph Morsel sut offrir une belle conclusion à la journée en proposant une double réflexion qui déplaçait la problématique posée. Tout d'abord, il se saisit de l'ouvrage d'Habermas pour aborder un point crucial mais évité par les autres intervenants : la traduction du terme *Öffentlichkeit* par *espace public*. Faisant écho à la présentation de Vincent Azoulay, il rappela que cette spatialisation est une particula-

rité française. Les versions italienne et espagnole ont adopté « opinion publique » et les versions néerlandaise et anglaise « sphère publique ». Au-delà du risque de téléologie entraîné par le récit d'Habermas, il attira lui aussi l'attention sur le danger de la réification, introduite par la traduction française, d'un rapport de communication en un lieu de communication. Mais il ne se contenta pas de cette forme de conclusion et choisit de développer la question du rapport de communication. Il reformula ainsi la problématique à l'origine de la journée d'étude : il ne fallait pas se demander s'il existait une *Öffentlichkeit* dans une période donnée, mais si cette notion s'avérait heuristiquement intéressante. Prenant appui sur un exemple issu de ses travaux, la construction des catégories de document « *Brief* » et « *Schrift* » en Franconie médiévale, il proposa de définir la qualité de l'*Öffentlichkeit* à partir de l'existence ou non d'une possibilité de réponse dans le rapport de communication. Ainsi sa dégradation actuelle correspondrait à l'absence de réponse caractérisant les médias modernes ou, plutôt, à l'absence d'un réel droit de réponse.

Lors de la clôture, l'auditeur pouvait légitimement être satisfait. Malgré des manques, la promesse du programme était globalement tenue. Les différentes interventions avaient esquissé par touches successives ce qui commençait à ressembler à un panorama sur le thème « espace public habermassien, histoire et historiographie ». Quelques leçons générales peuvent en être tirées : du côté des historiens, l'utilité de relire Habermas pour construire ou reconstruire l'objet de recherche historique « espace public » ; du côté d'Habermas, la nécessité d'une relecture critique afin de débarrasser ses intuitions d'un récit par trop téléologique. Mais ont aussi surgi de nouveaux questionnements, tels les effets de la traduction de l'ouvrage d'Habermas en français. Derrière le lieu commun « espace public » se profile ainsi un champ de recherche très fécond. Il réserve, encore, de nombreuses pistes à explorer.